

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 9

Artikel: Favéy et Grognoz : à Yverdon : [suite]
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194828>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Oh ! murmure-t-elle, nous sommes perdus !

Le meunier hausse les épaules. Il n'a pas peur, lui ! Est-ce qu'on meurt comme ça ?

La Vérance peut bien monter, elle ne les atteindra pas. D'ailleurs il est minuit, dans trois ou quatre heures le jour se lèvera et l'on viendra à leur secours. Pourquoi désespérer ? Il faut du temps encore pour que le danger soit imminent et on les sauvera avant.

La femme secoue la tête d'un air de doute et recule ; pour ne pas entendre le bruit de l'eau, elle s'assied dans un coin de la chambre et se cache la tête dans ses mains, tandis qu'une épouvante saisit brusquement le meunier.

Voici que des fagots, des planches, une broquette, passent devant ses yeux effarés et sont emportés par le courant. Puis, ce sont des sacs de blé... et, terrifié cette fois, il les compte...

Si la Vérance arrivait jusqu'à lui, cependant ? Un frisson d'horreur lui passe sur le corps et il reste là, fasciné, les yeux dilatés, se cramponnant des deux mains à l'appui de la fenêtre, pris de vertige devant la rivière grondante et noire comme devant un gouffre.

L'eau monte, monte, monte ! Elle attaque le moulin, enfonce les portes, emporte les chaises, le balai, la vieille horloge, et arrache la grande roue avec un bruit formidable.

Les heures passent. Enfin les paysans sont levés et une clameur soudaine retentit dans le village devant la Vérance débordée.

— Et les meuniers ?

Tout le monde accourt, mais il est impossible de les secourir, car la rivière est furieuse et briserait comme un fétu les petites barques dont on peut disposer.

Qui donc aurait le courage de se dévouer pour tenter ce sauvetage périlleux ? Qui ! Daniel Béjoin !

La rancune qu'il a gardé aux meuniers depuis des années s'évanouit devant ce spectacle de mort. Il est grand, solide, robuste, et il n'a peur de rien, lui ! Est-ce que ce ne serait point un crime, un meurtre, que de ne rien tenter pour les sauver ? Est-ce parce qu'ils ont été coupables envers lui, qu'il doit être à son tour ?

— Dieu soit loué ! s'écria la meunière, lorsque debout auprès de son mari, elle aperçut là-bas la frêle embarcation qui luttait vaillamment ; regarde, on vient à nous !

Marody essaya de reconnaître qui osait s'aventurer pour eux.

— C'est Daniel ! Daniel ! répéta-t-elle.

— Tu es folle ! Lui seul ne viendrait pas.

— C'est lui, te dis-je !

Il se pencha plus avant et poussa un cri.

A cette minute suprême, au milieu de l'ouragan plus déchaîné que jamais, et dans le délire de sa fièvre, une hallucination se dressait soudain devant lui. Ce n'était point Daniel qu'il voyait venir, abdiquant chrétiennement sa vieille haine pour les arracher à la mort. Non, non ! devant ses yeux hagards, c'était le vieux Béjoin qui apparaissait, le mendiant qu'il avait impitoyablement chassé et qu'il avait tué !

Il fut pris alors d'une terreur sans nom, d'une sorte de folie contre laquelle son cerveau ne put réagir, et, pour échapper à l'angoisse, pour ne point sentir son étreinte, pour ne point entendre les malédictions que, sans

doute, il venait lui adresser, le meunier se précipita de lui-même dans le grand liceul mouvant de la Vérance, entraînant avec lui sa malheureuse femme qui se débattit, vainement. Cela, au moment précis où Daniel triomphant allait atteindre son but !

Moins d'une heure après ce tragique événement, le moulin, lézardé, crevassé, attaqué par les vagues, secoué par le vent, ébranlé jusque dans ses bases, heurté par tout ce que la rivière charriait, le moulin s'effondra.

Aujourd'hui vous en verriez un autre à la place du premier. Il est joli, coquet et pimpant dans son manteau de pampres verts.

Les nouveaux meuniers, Daniel Béjoin et sa femme Trinette, la fille des Champieaux, fort aimés des Mazelonnois, sont généreux, larges aux pauvres et bienveillants à chacun.

On n'a jamais pu retrouver les corps des Marody. Qui sait où les eaux de la Vérance les jauront emportés ?

Quant à Charlot, il n'est jamais revenu au village et personne ne peut dire ce qu'il est devenu.

JEAN BARANCY.

Onna tsecagne dè ménadzo.

On homme que taupè sa fenna est on petit soudzet ; mà, se après l'avài vouistâie bin adrâi la tsampè avau la fenêtra, c'est onna granta canaille, à mein que cein s'éyé po onna farça.

Lo leindéman dâo bounan, on gaillâ que restè decoutè la peinta dâi « Dou bocans, » fasâi lo trafi pè l'hotò tandi la matenâ. L'avài âovai la fenêtra et fasâi ou dêrtin dâo diablo, qu'on l'oïessâi du lo bet dè la tserrâire. La fenna, que ne laissivè pas son drâi âo tsat, lâi repipavè coumeint n'a sorcière, que lè dzeins que passâvont s'amouellâvont que dévant po cein oùrè et que lè coumârs âovressont lè fenêtrès po cein attiutâ.

Ma fâi cein s'étsâodâvè adé mé, et *flin ! flâ !* on coumeinchâ à oùrè zonnâ lè z'atouts et tehurlâ la fenna.

— Mà, se desont lè vesins, que dâo diablo lâi a-te ? L'est lo premi iadzo que cein lâo z'arrevè ; l'ont adé vitu ein pé tant qu'ora et la fenna est portant 'na brava fenna et li on dzeinti coo. Binsu que l'èin a prâi onna bombardâie hiai et que l'a lo vin crouïo. Attiutâ coumeint la rôssè !

Et on l'oïessâi rolhi coumeint on écochâo.

— Foudràî la police, se y'èin a que desont ; mà la police n'étâi pas queie.

A cé momeint on vâi la fenna que l'hommo sêcosâi, s'approtsi dè la fenêtra, et que lo gaillâ menacivè dè fottre avau. Lè dzeins refrezenâvont dè la vairè veni avau et s'èin vont criâ la police po veni arretâ cé bregand que l'ariont bin frézâ se l'aviont tenu.

— Ora, n'ia pas dè nâni, tsancra dè tsaravouta, se fasâi l'homme, y'a prâo grand teimps que te m'èin fâ, tè faut avau ! va t'émelluâ ta poueta téta su lo pavâ !

Adon l'eimpognè la fenna à la brachâ, et *rrraao !* la tsampè avau âo momeint iò dou gâpions arrevont. Lè dzeins, épouâris, s'einsauvont po ne pas cein vairè, lè fennès font dâi sicliârès coumeint dâi locomotivès, et quand la fenna fe piâff ! su lo pavâ, le restâ quie sein remoâ.

Adon on s'approutsè po la relévâ ; mà quand on l'eimpognè... tè ràodzâi po on farceu... C'étâi onna bedouma, iena dè cliiâo fennès ein bou, coumeint on ein vâi tsi lè modistrès, que lo gaillâ avâi trovâ à n'on cârro pè lo guelatâ et à quoui l'avâi affubliâ onna béguina, on gredon et on caracò à sa fenna, po fèrè onna farça. Sa fenna étâi z'ua passâ lo bounan tsi leu et lo gaillâ, qu'étâi prâo risolet, s'étâi peinsâ dè bailli cliia re-préseintachon po bailli on émochon âi taboussès sè vesenès que sont adé à attiutâ cein que sè passè tsi lè z'autrès dzeins.

Quand lè gâpions ont vu cein qu'èin irè, sont repartis ein recaffeint, tandi que lo gaillâ que s'étâi esquivâ pè der-râi la mâison, s'étâi einfatâ âi « Dou bocans, » du iò vouâitivè lè dzeins sè ramassâ tot bobots, tandi que li sè tegnâi lo veintro.

N'è pas fauta dè vo derè que tandi la soi-disant tsecagne l'est lo gaillâ que dessuvivè la fenna, po repondrè.

Favey et Grognuz

à Yverdon.

VI

A peine nos trois compagnons avaient-ils quitté le buffet de la gare, que leur conversation, excitée par une gaie digestion, fut tout à coup interrompue à la vue des baraques de saltimbanques, des carrousels et des jeux de hasard qui fermaient presque entièrement un côté de la place. Le ciel s'était voilé, la nuit tombait rapidement, et tous ces industriels ambulants avaient déjà allumé leurs grandes lampes à pétrole dont les réflecteurs envoyaient au loin la lumière. Le tambour, le cor de chasse, les cymbales, la grosse caisse, les boniments à voix rauque, les cris, les appels à la foule, remplissaient l'air de leur infernal tintamarre.

— Quel commerce est-ce çà ? s'écrie Grognuz ; mais regardez-voir cette ribandée de comédiens !

— Ami Grognuz, on assure que çà mérite d'être vu, dit François, de Bottens... Rien ne nous empêche d'y donner un coup d'œil en passant.

Et, attirés par les lumières et le bruit, tous se dirigèrent à grands pas de ce côté.

Lorsqu'ils furent arrivés près de la baraque d'un escamoteur dont la voix s'efforçait de dominer la musique nasillarde du carrousel voisin, Favey dit,

en ouvrant de grands yeux : « Je ne comprends pas comment ces gaillards peuvent y tenir toute la journée à s'égo-siller, à se démener comme ça ! »

— Ah ! tu comprends, explique l'ami François, qu'ils font au pi faire pour attirer les gens... C'est comme ça dans ce monde : chacun pour soi, tant pis pour les autres... Tiens, voilà la sonnambule !

— Où ça ?

— Dans ce char là-bas... On ne la voit pas, elle est derrière le rideau... Mais y paraît qu'elle sait tout vous dire, ce qui vous est arrivé, ce qui vous arrivera, si vous serez heureux, etc. Et pi elle indique à ceux qui ne sont pas mariés la femme qu'ils auront, et enfin tout le commerce.

— Dis donc, beau-frère, interrompit Grognoz, quant au mariage, elle n'a rien à nous apprendre là-dessus !... Mais il y a des choses qu'on serait assez tiurieux de savoir... Tout de même, je ne peux pas croire que ces sonnambules puissent connaître l'avenir, c'est trop embrouillé.

— C'est par le sommeil, mon cher, lui dit l'ami de Bottens ; ils les endorment en faisant comme ça des mouvements, des vengeance avec les bras et les mains, tout en les regardant avec des yeux du diable. Alors ça les étoumit et pi elles s'endorment.

— Oui, mais comment peuvent-elles savoir les affaires des autres ?

— Que veux-tu que je te dise ; c'est par le magnétisme. Ma foi, je ne connais pas la chimie, il faudrait demander ça à Monsieur le régent.

— Voyons, messieurs, s'écrie un homme aux longs cheveux noirs, venez consulter la sonnambule, la belle Sicilienne. Dans son merveilleux sommeil, elle vous révélera les mystères de votre existence, tout ce que vous désirerez savoir, tout ce que vos ennemis méditent contre vous... Aux jeunes, elle dira leurs chances de bonheur et de fortune ; aux plus âgés, s'ils sont encore aimés de leurs épouses, etc., etc.

— Oh ! murmura Grognoz, pour ça, on sait déjà à quoi s'en tenir !

— Entrez, messieurs, on ne paie qu'en sortant. Entrez, vous serez émerveillés de tant de révélations. Pour la Sicilienne, qui a été consultée par tous les souverains de l'Europe, rien n'est caché, rien qui ne puisse vous être expliqué.

— Ah ! c'est vrai que ça peut être utile à ces souverains, à tous ces rois qui sont toujours en niaise entre eux, dit Favey.

— Venez, ça ne coûte qu'un franc, et si vous n'êtes pas satisfaits, on vous rendra votre argent... Messieurs et mesdames, à côté des dons merveilleux que je viens d'énumérer, la Sicilienne pos-

se une beauté rare, accomplie, qui fait l'admiration de tous ! Rien que pour voir cette femme, véritable Vénus de Milo, on paierait déjà cent sous ! Entrez, c'est le moment, c'est l'instant !

— Qu'en dites-vous ? Voulons-nous aller dernier ce rideau ? dit l'ami François.

— Allons, répond Favey, hasardons un franc.

— Mais qu'est-ce qu'il veut dire avec sa Vénus de Milo ? demande Grognoz, à qui ce mot semblait rappeler quelque chose.

— Mais, tu sais, beau-frère, on nous l'a montrée à Paris, au musée du Louvre ; tu sais, cette statue qui n'était pas finie, qui n'avait encore qu'un bras. Mais tu comprends que celle-ci en a deuse.

— Ah ! ah ! oui, je me rappelle.

Et les voilà se dirigeant vers le marche-pied abaissé derrière la grande et mystérieuse voiture.

— Un peu de patience, messieurs, fait l'homme au boniment, en leur barrant le passage avec sa badine... Une personne à la fois, s'il vous plaît !

— Oh ! si on ne peut pas entrer en bloque, lui dit Grognoz, j'aime autant rien.

— Voyons, messieurs, nous ne travaillons pas comme ça. Voudriez-vous que la sonnambule dévoilât les secrets de votre vie en présence d'autres personnes ?... Mais cela ne se peut pas, cela ne convient pas ! vous en seriez vous-mêmes fort ennuyés.

— C'est à savoir ; je n'ai ni tué ni volé... On est brave, franc et loyat !... J'ai pas peur !

— Moi, je suis aussi comme ça : faire aux autres comme on ne voudrait pas qu'on vous fasse, et pis arrive qui plante ! ajouta Favey, à qui la langue venait de tourner. Allons, montrez-nous voir cette femme.

— Je vous dis, monsieur, une personne à la fois ! L'audience n'est pas longue ; huit minutes seulement.

— Eh ! bien, on verra ça un peu plus tard ; nous allons faire un petit tour par là.

Nos gens s'arrêtèrent dès lors longuement devant tous les carrousels, écoutèrent les boniments des panoramas, des musées anatomiques, de la femme colosse, de l'enfant à deux têtes, des avaleurs de sabres, commentant tout, s'amusant de tout avec une gaité, une simplicité des plus comiques.

Le jeu dit le massacre les retint longtemps. Ils avaient un plaisir inouï à voir basculer ces fantoches sous leurs coups répétés. Des paris s'engagèrent et ils ne tardèrent pas à s'assurer plusieurs bonnes bouteilles pour le lendemain.

Comme ils faisaient de bons rires et amusaient les assistants !

— Dites-moi, s'écria tout à coup Favey, si on allait à ce concert de la cantine. J'y pensais plus.

— Le concert vient de finir, leur dit un Yverdonnaise, j'en sors.

— Bon !... l'enlève-t-y pas, firent nos compagnons en se regardant d'un air ébahi.

— Oh ! y a pas grand mal, dit Grognoz. Savez-vous ce qu'il faut faire ? Il nous faut aller manger un morceau au *Café du Commerce*. Vous savez, le café des démocrates. On y est très bien servi.

— Va qui soit dit !

(A suivre.)

Si les gens souffrent du froid dans les villes, les bêtes ne sont par plus heureuses dans les champs. Nous lisons dans une lettre de Brest le passage suivant :

« Je reprends la plume pour vous parler des corbeaux... Ils meurent de faim... Ils sont dans la ville comme les moineaux... Un paysan en a tué dix-huit dans son étable, où ils étaient venus se réfugier contre le froid.

» Un matin (ceci s'est passé devant ma domestique), un corbeau est descendu en *plein marché* pour prendre un gâteau dans le panier d'une marchande... La marchande l'a pris naturellement, et l'animal était tellement affamé qu'il n'a pas cherché à se dégager et ne s'est occupé que de dévorer son gâteau.»

Ce soir, à l'occasion du septième anniversaire de sa fondation, la **Société littéraire** convie ses nombreux amis... et amies à une soirée artistique et musicale, dont le programme est des plus alléchants. Jugez-en : une comédie, *Le Marquis de Kersalec* ; une tragédie burlesque, *Télémaque*, et plusieurs productions par l'orchestre de la Société. Est-il besoin d'en dire davantage ? — Les billets sont en vente chez M. Tarin ; il n'en sera pas vendu à l'entrée.

THÉÂTRE. — Champignol malgré lui, *La grève des forgerons*, et *Rival pour rire*, tel est le programme de demain, dimanche. On ne pourrait donner plus d'attrait à cette représentation, qui ne laissera sans doute aucune place vacante. Et, nous devons le dire, tant nous avons eu de plaisir à l'entendre, dimanche dernier, seule, *La grève des forgerons*, interprétée par M. Scheler, suffirait au succès de la soirée. Ce magnifique morceau de Coppée, pour lequel notre directeur a eu l'heureuse idée d'organiser une mise en scène, prend, par ce fait et la manière magistrale avec laquelle il est rendu, un caractère vraiment dramatique.

Jeudi prochain, au bénéfice de M^{lle} Chovel : *L'Aventurière*, de E. Augier, *L'Étincelle*, de Pailleron.

L. MONNET.